

Études françaises

Présentation : La littérature africaine et ses discours critiques

Josias Semujanga

La littérature africaine et ses discours critiques
Volume 37, numéro 2, 2001

URI : id.erudit.org/iderudit/009004ar

DOI : [10.7202/009004ar](https://doi.org/10.7202/009004ar)

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN 0014-2085 (imprimé)
1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Semujanga, J. (2001). Présentation : La littérature africaine et ses discours critiques. *Études françaises*, 37(2), 7–11.
doi:10.7202/009004ar

Tous droits réservés © Les Presses de l'Université de Montréal, 2001

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Présentation

La littérature africaine et ses discours critiques

JOSIAS SEMUJANGA

Ce numéro d'*Études françaises* cherche à porter un regard nouveau sur les rapports fort complexes qui relient, aussi bien en Afrique qu'ailleurs dans le monde, la critique littéraire et la lecture des textes. Ce titre évoque ainsi une interrogation profonde sur cette activité protéiforme que l'on appelle la critique littéraire et sur le rôle qu'elle joue à l'intérieur d'une institution littéraire comme la littérature africaine. Sans prétendre épuiser un sujet aussi vaste, le numéro vise surtout à réunir les spécialistes de littérature africaine autour de ce débat et entend, par la même occasion, situer les grands axes autour desquels gravitent les discours critiques.

En effet, depuis trois décennies, plusieurs publications témoignent de la profonde et riche réflexion menée sur les différentes dimensions de la critique littéraire africaine. Déjà, dans les années soixante-dix, on publiait les *Actes du colloque de Yaoundé. Le critique africain et son peuple comme producteurs de civilisation* (1973) et les Actes du colloque « Critique et réception des littératures négro-africaines » (*L'Afrique littéraire et artistique* en 1978). Au cours des années quatre-vingt, le débat prend une tournure décisive, notamment avec la parution de trois ouvrages abordant rigoureusement la critique sous l'angle rétrospectif et historiciste : *The Critical Evaluation of African Literature* d'Edgar Wright en 1978, *La littérature africaine et sa critique* de Locha Mateso en 1986 et *Aspects de la critique africaine* de Serpos Tidjani en 1987.

Par ailleurs, ce vif débat sur la critique, sur son rôle dans la définition de la valeur littéraire des textes africains ressurgit d'une manière directe ou allusive dans presque tous les essais qui portent sur la littérature

africaine. Et à travers l'analyse de ces essais critiques se lit toujours, en filigrane, une volonté de faire un bilan critique de la littérature africaine, une volonté, en quelque sorte, de faire une analyse de la critique elle-même, de discuter des postulats méthodologiques des uns et des autres et de proposer, après synthèse, sa propre méthode critique.

Sunday Anozé, par exemple, dans *Sociologie du roman africain. Réalisme, structure et détermination dans le roman moderne ouest-africain*, publié en 1970, tente d'appliquer à la littérature africaine les concepts de la sociologie de la littérature après avoir souligné l'absence de méthodes critiques dans l'analyse des textes africains. Mbwil aMpang Ngal, de son côté, dans *Tendances actuelles de la littérature africaine d'expression française*, publié en 1973, fait le bilan des méthodes critiques appliquées à la littérature africaine. Ultérieurement, Bernard Mouralis, dans *Littérature et développement. Essai sur le statut, la fonction et la représentation de la littérature négro-africaine d'expression française*, publié en 1984, tente une analyse sociohistorique du phénomène littéraire africain. De même, le numéro spécial que la revue *Études littéraires* consacre à « L'institution littéraire en Afrique subsaharienne francophone », publié en 1991 sous la direction de Fernando Lambert, et le livre d'Oyekan Owomoyela, *A History of Twentieth-Century African Literature*, paru en 1993, centrent leur réflexion sur la même matière.

Par ailleurs, de nombreuses autres études focalisées sur les méthodes d'analyse sont proposées et, même si ces essais sont plutôt des monographies axées sur un point précis des textes, ils adoptent d'une façon ou d'une autre une vision rétrospective de la critique africaine. Car, contrairement à la critique traditionnelle qui s'employait à juger de la vraie valeur des œuvres littéraires et à dévoiler leur vérité objective, la nouvelle critique privilégie le texte, qu'il faut analyser, décrire, explorer en tous sens sans prétendre décider de sa *valeur littéraire*. Cette nouvelle critique recourt aux grilles d'interprétation empruntées aux sciences humaines, la psychocritique, la linguistique, la narratologie ou la sociologie, et ce depuis bientôt trois décennies. Chaque auteur s'intéresse à une question particulière : l'importance de la langue, comme Gerald Moore dans *The Chosen Tongue. English Writing in the Tropical World* en 1969 ou Makhily Gassama dans *Kuma. Interrogation sur la littérature nègre de langue française* en 1978, le rapport entre la critique et l'idéologie, comme Abiola Irele dans *The African Experience in Literature and Ideology* en 1981 et Guy Midiohouan dans *L'idéologie dans la littérature négro-africaine d'expression française* en 1994.

En somme, toutes les études reflètent une tendance générale dans l'approche critique des textes africains : il s'agit à la fois d'une rétrospective et d'une prospective de la critique. Car, si la rétrospective représente surtout une tentative de mise au point, un travail de consolidation, elle aboutit forcément à une interrogation sur l'avenir, c'est-à-dire à la recherche, par-delà les démarches antérieures, d'une traversée vers le futur, d'une prospection. Aussi Sewanou Dabla parle-t-il des « nouvelles voies » du roman africain, d'une nouvelle critique à construire pour tenir compte des formes de plus en plus variées qu'utilisent les romanciers africains.

Pour sa part, Locha Mateso interroge le rôle de la critique littéraire africaine dans le processus d'autonomisation de cette institution par rapport aux littératures des anciennes métropoles coloniales et la place que jouent les méthodes critiques dans la lecture des textes africains. Son questionnement évalue une fois de plus le parcours culturel d'un continent qui, tout en affirmant la spécificité de ses cultures, demeure attaché au monde occidental par des liens historiques. En plus, le continent africain offre l'image d'un monde de plus en plus écartelé entre ses valeurs fondatrices et celles d'une culture mondiale de plus en plus hybride, sous l'effet d'un phénomène migratoire mondial sans précédent dans l'histoire de l'humanité. Se penchant également sur le rapport entre la critique et l'idéologie, Abiola Irelele et Serpos Tidjani évoquent le danger de diluer le texte dans le discours de l'idéologie panafricaine et soulignent l'intérêt de repenser le texte africain à partir de méthodes d'analyse plus précises.

D'autres ouvertures apparaissent sur la scène critique, comme la critique féministe. En effet, dans la foulée de la critique féministe occidentale, Irène d'Almeida, dans *Francophone African Women Writers : Destroying the Emptiness of Silence* en 1994, et Béatrice Gallimore Rangira, dans *L'œuvre romanesque de Calixthe Beyala. Le nouveau de l'écriture féminine en Afrique francophone sub-saharienne* en 1997, dénoncent la marginalisation de la femme africaine en insistant sur la nécessité de définir une nouvelle institution littéraire soucieuse de valoriser de la même façon les écrivains, tant hommes que femmes.

Cette remise en question des modèles critiques s'accompagne évidemment d'une recherche de leur renouvellement : c'est-à-dire que le bilan s'accompagne toujours d'une prospective tendant à s'interroger sur la capacité du discours critique à rendre compte des textes littéraires dans leur foisonnement structurel et symbolique. Résultat normal

d'une certaine maturité, cette démarche pose également la question des rapports possibles entre ces discours critiques différents portant sur un même objet : le texte littéraire. C'est peut-être cette reconnaissance croissante de la pluralité des discours critiques qui explique le caractère varié des articles de ce numéro.

Qu'est-ce que la critique africaine dans l'institution littéraire francophone ? Qu'est-ce qu'un canon littéraire africain ? À cette double question, dont les parties sont complémentaires, Pierre Halen et Ambroise Kom tentent de donner des éléments de réponse à partir des notions de centre et de périphérie. Quoique l'un et l'autre situent leur propos à partir d'un certain lieu axiologique, les deux auteurs s'entendent sur la nature même de l'institution littéraire africaine francophone, dont la critique et l'histoire constituent un défi pour l'histoire littéraire. Une histoire dont le postulat — un peuple, une langue, une littérature, un territoire — est remis en cause par l'existence, actuellement, des littératures en langue française en dehors de l'Hexagone. Si Kom s'inquiète de ce qu'il considère comme une subordination de la littérature africaine au canon de type occidental et évalue les conséquences qui en découlent pour l'autonomisation de la littérature africaine, Halen fait de même pour la littérature francophone en général. Fernando Lambert poursuit la même réflexion à partir des travaux de Mohamadou Kane qui s'est interrogé longtemps sur la façon d'écrire l'histoire de la littérature africaine.

De ce fait, repenser l'histoire littéraire africaine implique obligatoirement une réévaluation des méthodes de l'histoire littéraire en général, car l'existence de la littérature africaine en langue européenne (anglaise, française et portugaise) met indubitablement en cause le principe romantique de l'État-nation à partir duquel se fonde encore l'enseignement de l'histoire littéraire. En effet, si à l'époque romantique le principe pouvait se justifier dans une certaine mesure puisque la littérature était une littérature *nationale*, la *nation* correspondant à l'espace géographique délimité par la langue, aujourd'hui un tel principe tend à devenir caduc dans la mesure où il existe, par exemple, une littérature africaine en français qui ne correspond pas aux limites territoriales de l'Hexagone.

Sous un autre angle, celui de la rhétorique utilisée par la critique anglophone des années soixante-dix et quatre-vingt, Suzanne Crosta examine l'évolution de la critique littéraire et de la polémique qui l'encadre pour souligner le rapport entre l'idéologie de l'africanité et la notion de valeur littéraire des textes, comme l'évoquent Irele et Midiohouan. C'est dans le même ordre d'idées que Christiane Ndiaye s'interroge pour

savoir si cette notion de *tradition orale* ne reflèterait pas le regard de l'Occident sur les textes africains, regard qui s'expliquerait par le fait que la critique historique a du mal à abandonner sa grille de lecture : une langue/littérature, un peuple, un territoire. Bien que située en un autre lieu axiologique, la même interrogation revient sous la plume de Béatrice Gallimore Rangira et d'Inmaculada Díaz Narbona. Ces deux auteures partent respectivement des textes de Calixthe Beyala et de Ken Bugul pour évaluer l'efficacité de la théorie féministe appliquée au corpus africain.

Faisant retour sur la problématique générale des discours critiques de la littérature africaine, je me penche pour ma part sur l'efficacité de la critique littéraire à rendre compte de la totalité des œuvres. Privilégiant une poétique des textes, je situe les procédés littéraires dans le contexte littéraire contemporain, dominé par l'hybridation des genres, et je vois là les fondements d'une critique plus soucieuse de l'œuvre que de la valorisation de la nation.

De tous ces discours critiques se dégage une ligne conductrice : la volonté de réévaluer les postulats de l'histoire littéraire par la contestation, notamment, de la vision eurocentriste de l'histoire, vision dont les relents évolutionnistes demeurent présents. Contestation également de la thèse inverse, représentée par la vision afrocentriste des œuvres. Et si la nécessité d'écrire l'histoire littéraire de la critique africaine se fait de plus en plus sentir, il faut dire qu'elle sera plurielle, comme les textes qu'elle prend pour objet sont polyphoniques.